

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉCONOMIE POLITIQUE
publiée sous la direction de Alfred Bonnet

PRINCIPES D'ÉCONOMIE POLITIQUE

par
Gustav SCHMOLLER
PROFESSEUR A L'UNIVERSITE DE BERLIN

P R E M I È R E P A R T I E

TOME I
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR
G. PLATON
Ancien élève de l'Ecole des Hautes-Etudes

PARIS (5e)
V. GIÀRD & E. BRIÈRE
LIBRAIRES-EDITEURS
16, RUE SOUFFLOT ET 12, RUE TOULLIER

1905

PREFACE

Dans les pages suivantes, je livre au public la tentative de présenter, rassemblé sous forme d'esquisse, ce que depuis 36 ans j'ai, coutume d'exposer dans mes leçons sur la théorie générale de l'Economie politique, C'est ici la première partie, la plus considérable ; la seconde est presque terminée, elle suivra bientôt je l'espère, en 25 à 35 feuilles environ. La première partie (1) contient les principes généraux, ensuite, on deux livres séparés, la doctrine relative au sol, aux peuples et aux races et à la technique, et aussi la partie la plus importante de la constitution sociale de l'économie politique ; la seconde contiendra en deux livres l'exposé du processus social de la circulation des biens et du partage des produits, et aussi les résultats généraux du développement historique.

Comme dans mes leçons je ne me propose jamais de remplacer pour l'étudiant le manuel ; et comme depuis des années je me limite aux quatre heures par semaine du semestre d'été, je me vois toujours forcé de faire un choix rigoureux dans ce que j'ai à dire, changeant chaque année de matière. Tous mes cahiers de cours contiennent le double ou le triple des matières que je puis exposer. Ici, dans cette es-

(1) Cette première partie forme les deux premiers volumes de cette traduction. (Note de l'auteur).

quise imprimée, je dois naturellement m'efforcer d'être assez complet.

Je ne me suis pas aisément décidé à cette publication ; j'y ai été presque contraint par des circonstances extérieures. Dans mes plus jeunes années, je me suis convaincu que la première tâche des économistes d'aujourd'hui est, par la spécialisation du travail de recherche scientifique, de faire de notre science l'égale des autres ; que ce ne sera qu'après une génération consacrée à de tels travaux de détail qu'une construction d'ensemble sera faite avec fruit. Longtemps avant que parût le *Manuel, d'économie. politique* de Schönberg, mon honorable ami, l'éditeur Carl Geibel m'avait poussé à me mettre à la tête d'une telle entreprise. J'avais alors tout bonnement repoussé la proposition, parce que ce n'était, à mon avis, qu'après 10 à 20 ans de travail scientifique intense, tel que celui auquel se livraient de 1800 à 1880 les jeunes économistes allemands, la plupart formés scientifiquement, et qui occupaient le premier plan, que quelque chose de semblable devenait possible.

Lorsque ensuite, en 1887, Duncker et Humblot formèrent le plan d'un court précis d'économie politique dû à la plume de plusieurs et confièrent la conduite de l'entreprise à un de mes élèves, je me décidai alors à donner quelques chapitres qui me tenaient particulièrement à cœur et je commençai mon travail. Les difficultés de donner à une telle oeuvre l'unité nécessaire se rencontrèrent bientôt ; des empêchements de différente sorte survinrent. Les collaborateurs convinrent enfin de laisser tomber l'entreprise collective et je me décidai à faire un tout des parties isolées qui m'étaient échues. La meilleure part du temps que j'ai eu de libre dans ces 13 dernières années a été consacrée à ce travail. Plusieurs chapitres ont subi deux ou plusieurs remaniements. Quelques autres, je les ai publiés sous leur première forme dans mon *Jahrbuch*, principalement les travaux préparatoires sur l'histoire des manifestations de l'esprit d'entreprise.

Mon sentiment pour ce travail, qui au commencement me paraissait beaucoup trop grand et trop difficile et même impossible, était cependant devenu chez moi de plus en plus celui de la satisfaction la plus grande. Il restait toujours clair pour moi qu'un tel exposé complet de l'économie politique est la tâche la plus difficile qu'on puisse concevoir ; que ma tentative resterait bien loin en arrière, à tous les points de vue, de l'idéal que j'avais eu devant les yeux ; que sur beaucoup de points on n'atteindrait jamais à la sûreté de pensée propre à l'empirisme de la recherche du détail ; qu'un individu n'affirmerait jamais également sa maîtrise sur tout le domaine de cette science. Mais cependant déjà je m'étais mis, dès 1887, aux chapitres qui m'avaient été attribués dans l'entreprise commune et qui étaient importants au point de vue des principes, d'autant plus volontiers qu'après de longues années, pendant lesquelles je m'étais consacré surtout à un travail obstiné d'archives, une certaine fatigue m'était venue de ce genre d'activité, et un besoin de m'occuper des grandes questions générales de notre science. Je sentais qu'il me fallait arriver à avoir des idées claires sur ces points, pour tirer tout le profit possible de ma recherche de détail d'archives.

Mon ancien amour pour les études philosophiques et psychologiques s'était réveillé avec une force nouvelle. Je sentais de plus en plus que la tâche convenait à mon caractère, à mes études, à mon penchant ; que si mes leçons ont valu quelque chose c'est surtout parce que c'est dans la préparation du cours que se produit la plus forte tension des forces intellectuelles ; que c'est là que me sont venues mes meilleures pensées de généralisation ; et que pour cela la tentative de fixer ce que je dis aux étudiants est légitime et saine, bien que contraignant l'auteur à faire de ses connaissances fragmentaires un tout du point de vue exclusif de l'opinion qu'il se fait du monde. La tentative est légitime, pourrait-on dire encore, parce que cette façon d'em-

brasser les choses devrait toujours avoir sa place à côté de la recherche de détail empirique.

Les principes dont je m'inspire dans mes leçons ont toujours été les suivants : 1° d'être si clair que celui qui ne connaît pas les choses puisse les voir en quelque sorte et les embrasser. Le dégoût qu'inspirent, dit-on, les cours de droit et de science politique provient la plupart du temps de ce qu'une somme énorme de subtilités, de définitions, de connaissances de détail accable l'auditeur, sans qu'il ait une claire connaissance de ce dont on lui parle, 2° Mon second principe a été de mettre sous les yeux de l'étudiant, outre les vérités générales certaines, la manière dont elles se sont formées, de lui communiquer les doutes auxquels elles donnent lieu, de lui exposer les faits de telle façon qu'il puisse réduire lui-même les principes. Je sais bien qu'il existe une autre méthode, qui est préférable en partie pour les débutants. Même en économie politique et je dis même dans l'économie politique historique, on trouve employée une méthode constructive que manient avec virtuosité plusieurs de mes plus estimés collègues : on part d'un petit nombre de formules et de principes clairs, de définitions précises et on porte avec cela, dans tout, la simplicité et la clarté, je devrais dire trop de simplicité et souvent une clarté seulement apparente. J'ai toujours trouvé, au cours de mon existence, que le principal défaut dans l'application pratique de notre savoir relatif aux sciences sociales, est que les élèves de nos Universités tiennent les phénomènes sociaux pour beaucoup trop simples; ils croient pouvoir les maîtriser avec quelques définitions et quelques formules. Il rentre dans ma conception et mes dispositions d'esprit de faire toujours remarquer aux commençants la complexité la difficulté des phénomènes et des problèmes sociaux, de leur montrer les différentes faces des choses. Dans mes cours, c'est une manière de faire qui m'a

toujours réussi. Je livre au public les pages qui vont suivre dans l'espoir qu'elles ne rebuteront pas trop le lecteur.

Sur la composition de l'ouvrage et son contenu j'ajoute une seule remarque : l'ouvrage entier ne devait pas dépasser 40 à 50 feuilles. Il devait rester un précis lisible, pas trop cher. C'est pour cela qu'on en a exclu toute citation. Pareillement, en tête de chaque chapitre, on ne pouvait mettre, en fait de littérature, que le plus important, ce qu'il faut recommander en premier lieu à celui qui, les premières notions reçues, veut s'enfoncer dans l'étude des questions.

Je livre ce précis à la publicité avec le sentiment d'heureuse gratitude d'avoir vécu assez pour en voir l'achèvement. Sous certains rapports, on a donc ici l'ensemble de mes convictions scientifiques et personnelles. Je remercie ceux qui m'ont aidé, M. A. Spiethoff et ma femme, de l'aide fidèle qu'ils m'ont prêtée pour la correction des épreuves et les autres tâches de la fin. M. Spiethoff a composé la table qui paraîtra complète pour tout l'ouvrage lors de l'apparition de la seconde partie. Quant au besoin que j'ai éprouvé de dédier le livre à ma femme, celui-là "tout au moins le comprendra qui nous connaît tous les deux et les sentiments que nous avons l'un pour l'autre.

Martinsbrunn, près Méran, Pâques, 1900.

Gustav SCHMOLLER.